

Poésie

Poésie d'inspiration religieuse

L'offensive de la contre-réforme, lancée par le Concile de Trente, ainsi que la réaction des réformés se traduisent par le regain de la sensibilité religieuse. Le baroque abandonne l'expérience de la Renaissance – celle de Dieu « mis entre parenthèses » qui, en postulant l'autonomie de l'homme, en tant qu'hypostase de Dieu et son représentant sur Terre, avait stimulé le développement de sa « vertu » (*virtus*), à la fois maîtrise de la raison, maîtrise de soi et maîtrise de l'univers.

Le baroque renoue au contraire avec la conception médiévale en optant clairement pour une vision théologique. Dieu redevient la clé de voûte de l'univers baroque: il est l'origine et l'aboutissement. Ce retour à la vision théologique a plusieurs conséquences concernant la position de l'homme baroque, sa noétique, son rôle social, l'idée de l'État, etc.

Jean de Sponde (1557–1595)

Issu d'une famille d'origine espagnole convertie au calvinisme, fils du secrétaire de la reine de Navarre Jeanne d'Albret, il associe sa vie aux décisions de ses maîtres – jusqu'à la conversion au catholicisme à la suite de celle de Henri IV. Il est avant tout un grand intellectuel humaniste, renommé comme helléniste: éditeur et traducteur en latin d'Homère (1583), d'Hésiode (1592), de la *Logique* d'Aristote. Il complète son instruction, reçue au collège de Lescar, par des voyages, notamment à Bâle, où il fréquente les imprimeurs et les milieux alchimistes.

Sonnets de la mort (1597, posthume)

La poésie méditative de Sponde est une fusion admirable de l'argumentation logique, souvent tournée en paradoxe, et de la musicalité.

Mortels, qui des mortels avez prins vostre vie,
Vie qui meurt encor dans le tombeau du Corps :
Vous qui rammoncelez vos thresors, des thresors
De ceux dont par la mort la vie fust ravie :

Vous qui voyant de morts leur mort entresuyvie,
N'avez point de maisons que les maisons des morts,
Et ne sentez pourtant de la mort un remors,
D'où vient qu'au souvenir son souvenir s'oublie ?

Est-ce que vostre vie adorant ses douceurs
 Deteste des pensers de la mort les horreurs,
 Et ne puisse envier une contraire vie ?

Mortels, chacun accuse, et j'excuse le tort
 Qu'on forge en vostre oubly. Un oubly d'une mort
 Vous monstre un souvenir d'une eternelle vie.

Tout le monde se plainct de la cruelle envie
 Que la Nature porte aux longueurs de noz jours :
 Hommes, vous vous trompez, ils ne sont pas trop cours :
 Si vous vous mesurez au pied de vostre vie.

Mais quoy ? Je n'entens point quelqu'un de vous qui die :
 Je me veux despestrer de ces fascheux destours,
 Il faut que je revole à ces plus beaux sejours,
 Où sejourne des Temps l'entresuite infinie.

Beaux sejours, loin de l'œil, prez de l'entendement,
 Au prix de qui ce temps ne monte qu'un moment,
 Au prix de qui le jour est un ombrage sombre,

Vous estes mon desir : et ce jour, et ce Temps,
 Où le Monde s'aveugle, et prend son passetemps
 Ne me seront jamais qu'un moment, et qu'une Ombre.

Tandis que dedans l'air un autre air je respire,
 Et qu'à l'envy du feu j'allume mon desir,
 Que j'enfle contre l'eau les eaux de mon plaisir,
 Et que je colle à Terre un importun martyre,

Cest air tousjours m'anime, et le desir m'attire,
 Je recherche à monceaux les plaisirs à choisir.
 Mon martyre eslevé me vient encor saisir,
 Et de tous mes travaux le dernier est le pire.

A la fin je me trouve en un estrange esmoy,
Car ces divers effaits ne sont que contre moy,
C'est mourir que de vivre en ceste peine extreme.

Voyla comme la vie à l'abandon s'espard,
Chasque part de ce Monde en emporte sa part,
Et la moindre à la fin est celle de nous mesme.

Jean-Baptiste Chassignet (1571–1635)

Fils du médecin et magistrat de la ville libre de Besançon, il fait valoir ses études de droit à l'université de Dôle pour obtenir la charge d'avocat fiscal à Gray où il s'éteint après avoir mené une vie aisée et tranquille au milieu d'une famille nombreuse (7 enfants). La spiritualité de son catholicisme, conforme à son appartenance à la sphère politique et culturelle des Pays-Bas Espagnols, ne semble pas différer de celle du huguenot Jean de Sponde.

Le Mépris de la vie et Consolation de la mort (1594)

Ce recueil de 444 sonnets est une suite de méditations sur la fugacité de la vie terrestre.

Nous n'entrons point d'un pas...

Nous n'entrons point d'un pas plus avant en la vie
Que nous n'entrons d'un pas plus avant en la mort,
Nostre vivre n'est rien qu'une éternelle mort,
Et plus croissent nos jours, plus décroît nostre vie.

Quiconque aura vécu la moitié de sa vie,
Aura pareillement la moitié de sa mort,
Comme non usitée on desteste la mort,
Et la mort est commune autant comme la vie :

Le temps passé est mort et le futur n'est pas,
Le présent vit et chet de la vie au trépas
Et le futur aura une fin tout semblable.

Le temps passé n'est plus, l'autre encore n'est pas,
Et le présent languit entre vie et trespas,
Bref la mort et la vie en tout temps est semblable.

Qu'est-ce que d'être mort ?

Qu'est-ce que d'être mort ? – que n'être plus au monde.
 Avant que naître au monde, enduriez-vous douleur ?
 Ne point naistre en ce monde, est-ce quelque malheur ?
 La mort et le sommeil marchant en mesme ronde,

De la mer de nos maux la tempestueuse onde
 Du dormant et du mort ne peut alterer l'heur.
 Le dormant et le mort n'ont un repos meilleur
 Sinon quant le sommeil ou la mort leur redonde.

La vie est celle-là qui nous met en tourment
 Et la mort du peril nous tire au sauvement,
 Mais nous la diffamons seulement par envie :

Accusons la saison où nous n'estions pas nés
 Des tourments espineux dont nous sommes gênés,
 Et diray que la mort est pire que la vie.

Assieds-toi sur le bord

Assieds-toi sur le bord d'une ondante rivière ;
 Tu la verras fluer d'un perpétuel cours,
 Et flots sur flots roulant en mille et mille tours
 Décharger par les prés son humide carrière.

Mais tu ne verras rien de cette onde première
 Qui naguère coulait ; l'eau change tous les jours,
 Tous les jours elle passe, et la nommons toujours
 Même fleuve, et même eau, d'une même manière.

Ainsi l'homme varie, et ne sera demain
 Telle comme aujourd'hui du pauvre corps humain
 La force que le temps abrégie et consomme.

Le nom sans varier nous suit jusqu'au trépas,
 Et combien qu'aujourd'hui celui ne sois-je pas
 Qui vivais hier passé, toujours même on ne nomme.

Guillaume Salustre du Bartas (1544–1590)

Descendant d'une famille de marchands aisés, anoblis, il hérite, en 1566, à la mort de son père, la terre du Bartas et le titre. Calviniste convaincu, il n'en est pas moins un adversaire de la guerre, et, à la différence de d'Aubigné, il se montre conciliant, comptant bien des amis dans le camp catholique. Le succès de *La Semaine* le rend émule de Ronsard et lui vaut la faveur de Henri de Navarre qui lui confie d'importantes missions diplomatiques comme celle qu'il mène, en 1587, auprès de Jacques VI d'Écosse. Du Bartas connaît la gloire. Son oeuvre est traduite en polonais, allemand et espagnol. Il ne participe que modérément aux combats, pourtant, c'est à cause des blessures anciennes, semble-t-il, qu'il meurt en 1590, après avoir célébré la victoire de Henri IV à la bataille d'Ivry.

La semaine ou la Création du monde (1579)

Ce vaste poème philosophique et théologique s'inscrit dans la lignée des encyclopédies versifiées dont la tradition remonte au *Roman de la Rose* de Jean de Meung. La thématique de du Bartas est semblable à celle du *Microcosme* de Maurice Scève. L'incipit de *La Semaine* respecte la règle de l'épopée antique, à savoir l'invocation adressée aux divinités. Mais comment concilier le polythéisme gréco-romain avec la foi chrétienne ? La solution proposée par le poète illustre et les contradictions de l'épistémé baroque, et leur dépassement.

Le premier jour de la semaine

Toy qui guides le cours du ciel porte-flambeaux,
Qui, vray Neptune, tiens le moite frein des eaux,
Qui fais trembler la terre, et de qui la parole
Serre et lasche la bride aux postillons d'Æole,
Esleve à toy mon ame, espure mes esprits,
Et d'un docte artifice enrichi mes escrits.
O Pere, donne moy que d'une voix faconde
Je chante à nos neveux la naissance du monde.
O grand Dieu, donne moy que j'estale en mes vers
Les plus rares beautez de ce grand univers.
Donne moy qu'en son front ta puissance je lise :
Et qu'enseignant autruy moy-mesme je m'instruise.

De tousjours le clair feu n'environne les airs :
Les airs d'éternité n'environnent les mers :
La terre de tout temps n'est ceinte de Neptune :
Tout ce Tout fut basti, non des mains de Fortune,
Faisant entrechoquer par discordans accords
Du resveur Democrit les invisibles corps.

L'immuable decret de la bouche divine,
 Qui causera sa fin, causa son origine :
 Non en temps, avant temps, ains mesme avec le temps.
 J'enten un temps confus : car les courses des ans,
 Des siecles, des saisons, des mois et des journees
 Par le bal mesuré des astres sont bornees.

Or donc avant tout temps, matiere, forme et lieu,
 Dieu tout en tout estoit, et tout estoit en Dieu,
 Incompris, infini, immuable, impassible,
 Tout-esprit, tout-lumiere, immortel, invisible,
 Pur, sage, juste, et bon. Dieu seul regnoit en paix :
 Dieu de soy-mesme estoit et l'hoste et le palais.

Le second extrait illustre un autre tour de force : comment exprimer le chaos primordial, au moment où la langue n'existait pas encore, par la logique de la langue même ? Le paradoxe suscite un paroxysme verbal saisissant.

Ce premier monde estoit une forme sans forme,
 Une pile confuse, un meslange difforme,
 D'abismes un abisme, un corps mal compassé,
 Un Chaos de Chaos, un tas mal entassé :
 Où tous les elemens se logeoyent pesle-mesle :
 Où le liquide avoit avec le sec querelle,
 Le rond avec l'aigu, le froid avec le chaud,
 Le dur avec le mol, le bas avec le haut,
 L'amer avec le doux : bref durant ceste guerre
 La terre estoit au ciel et le ciel en la terre.
 La terre, l'air, le feu se tenoyent dans la mer :
 La mer, le feu, la terre estoyent logez dans l'air,
 L'air, la mer, et le feu dans la terre : et la terre
 Chez l'air, le feu, la mer. Car l'Archer du tonnerre
 Grand Mareschal de camp, n'avoit encor donné
 Quartier à chacun d'eux. Le ciel n'estoit orné
 De grands touffes de feux : les plaines esmaillees
 N'expandoyent leurs odeurs : les bandes escaillees

N'entrefendoient les flots : des oiseaux les souspirs
N'estoient encore portez sur l'aile des Zephirs.

Tout estoit sans beauté, sans reglement, sans flamme.

Tout estoit sans façon, sans mouvement, sans ame :

Le feu n'estoit point feu, la mer n'estoit point mer,

La terre n'estoit terre, et l'air n'estoit point air :

Ou si ja se pouvoit trouver en un tel monde,

Le corps de l'air, du feu, de la terre, et de l'onde :

L'air estoit sans clarté, la flamme sans ardeur,

Sans fermeté la terre, et l'onde sans froideur.

Théodore Agrippa d'Aubigné (1552–1630)

Il s'enfuit à seize ans de chez son tuteur pour s'engager dans les combats au côté de Henri de Navarre dont il devient l'écuyer et le maréchal de camp. S'il évite de justesse le massacre des protestants au moment de la Saint-Barthélemy (1572), il n'hésite pas à risquer sa vie en se présentant à la cour de Paris pour seconder son suzerain qu'il aidera à s'évader du Louvre (1576), sa prison dorée. Il participe à toutes les grandes batailles des protestants (Jarnac, Coutras). Déçu par la conversion de Henri IV au catholicisme et par les clauses de l'Édit de Nantes (1598), il rejoint les mécontents en s'alliant, après l'assassinat de Henri IV, au prince de Condé et au duc de Rohan. En 1620, il s'exile à Genève où il meurt en 1630.

Les Tragiques (1616)

L'oeuvre tire son origine d'une vision eschatologique survenue à la suite d'une blessure qui plonge le poète dans un état proche de la mort. La rédaction (9000 vers) commence dès 1577 et se prolonge pendant plusieurs décennies en se faisant écho des combats passionnés des guerres de religion. *Les Tragiques* comportent 7 chants: I. Misères – fresque de la France meurtrie par les guerres civiles; II. Princes – accusation de la cour de France; III. La Chambre dorée – siège de l'Injustice, Avarice, Ambition.... – vision du juste retour des choses et de l'instauration de la justice divine; IV. – Les Feux – bûchers sur lesquels périssent les protestants: Jean Huss, Jérôme de Prague, protestants assimilés aux premiers chrétiens-martyrs; V. Les Fers – la justice quitte la terre, Dieu invite Satan à révéler ses forces et à rassembler ses armées; évocation de la Saint-Barthélemy, tortures subies par les huguenots-martyrs, victoires des huguenots en tant que signes du rétablissement de la justice; VI. Vengeances – apparition du Dieu vengeur; VII. Jugement – évocation eschatologique du Jugement dernier. C'est sans doute la meilleure épopée depuis les chansons de geste.

Livre I

« O France desolee ! ô terre sanguinaire,
 Non pas terre, mais cendre ! ô mere, si c'est mere
 Que trahir ses enfants aux douceurs de son sein
 Et quand on les meurtrit les serrer de sa main !
 Tu leur donnes la vie, et dessous ta mammelle
 S'esmeut des obstinez la sanglante querelle ;
 Sur ton pis blanchissant ta race se debat,
 Là le fruit de ton flanc fait le champ du combat. »

Je veux peindre la France une mere affligee,
 Qui est entre ses bras de deux enfans chargee.
 Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts
 Des tetins nourriciers ; puis à force de coups
 D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage
 Dont nature donnoit à son besson l'usage ;
 Fait degast du doux laict qui doit nourrir les deux,
 Si que, pour arracher à son frere la vie,
 Il mesprise la sienne et n'en a plus d'envie.
 Mais son Jacob, pressé d'avoir jeusné meshui,
 Ayant dompté longtemps en son cœur son ennui,
 A la fin se defend, et sa juste colere
 Rend à l'autre un combat dont le champ est la mere.
 Ni les soupairs ardents, les pitoyables cris,
 Ni les pleurs rechauffez ne calment leurs esprits ;
 Mais leur rage les guide et leur poison les trouble,
 Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble.
 Leur conflict se r'allume et fait si furieux
 Que d'un gauche malheur ils se crevent les yeux.
 Cette femme exploree, en sa douleur plus forte,
 Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte ;
 Elle voit les mutins tous deschirez, sanglans,
 Qui, ainsi que du cœur, des mains se vont cerchans.
 Quand, pressant à son sein d'une amour maternelle
 Celui qui a le droit et la juste querelle,
 Elle veut le sauver, l'autre qui n'est pas las
 Viole en poursuivant l'asyle de ses bras.
 Adonc se perd le laict, le suc de sa poitrine ;

Puis, aux derniers abois de sa proche ruine,
Elle dit : « Vous avez, felons, ensanglanté,
Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté ;
Or vivez de venin, sanglante geniture,
Je n'ai plus que du sang pour vostre nourriture. »

Livre VII

L'évocation du Jugement dernier cherche à résoudre le paradoxe symétriquement opposé à celui de du Bartas : en effet, comment exprimer une réalité eschatologique – non encore advenue et qui aura aussi sa nouvelle langue divine – par un langage humain qui est de ce monde. D'Aubigné opte pour l'hypotypose.

Mais quoy ! c'est trop chanté, il faut tourner les yeux
Esblouis de rayons dans le chemin des cieux.
C'est fait, Dieu vient regner, de toute prophétie
Se voit la période à ce point accomplie.
La terre ouvre son sein, du ventre des tombeaux
Naissent des enterrés les visages nouveaux :
Du pré, du bois, du champ, presque de toutes places
Sortent les corps nouveaux et les nouvelles faces.
Ici les fondemens des chasteaux rehaussés
Par les ressuscitans promptement sont percés ;
Ici un arbre sent des bras de sa racine
Grouiller un chef vivant, sortir une poitrine ;
Là l'eau trouble bouillonne, et puis s'espargillant
Sent en soy des cheveux et un chef s'esveillant.
Comme un nageur venant du profond de son plonge,
Tous sortent de la mort comme l'on sort d'un songe.
Les corps par les tyrans autresfois deschirés
Se sont en un moment en leurs corps asserrés,
Bien qu'un bras ait vogué par la mer escumeuse
De l'Afrique bruslée en Thulé froiduleuse.
Les cendres des bruslés volent de toutes parts ;
Les brins plustost unis qu'ils ne furent espars
Viennent à leur posteau, en cette heureuse place,
Rians au ciel riant d'une agreable audace.

Poésie amoureuse, précieuse et galante

La poésie amoureuse transforme le pétrarquisme de la Renaissance sur plusieurs plans. Le sentiment amoureux devient plus complexe, contradictoire, paradoxal. Il se teint de cruauté réaliste (d'Aubigné) ou au contraire il s'intellectualise, devient plaisir intellectuel et jeu social (Desportes, préciosité).

Théodore Agrippa d'Aubigné (1552–1630)

Le Printemps (composé après 1572, publié en 1874)

En 1572, au moment de la Saint-Barthélemy, le jeune d'Aubigné est attaqué et grièvement blessé sur une route de la Beauce. Ayant trouvé refuge au château de Talcy, il tombe amoureux de la jeune fille qu'il y rencontre – Diane Salviati, nièce de Cassandra Salviati, célébrée par Ronsard. Le recueil qu'il compose pour elle comprend cent sonnets de *L'Hécatombe à Diane*, les *Stances* et les *Odes*.

Sonnets pour Diane

À la différence du sonnet de Ronsard *Comme un chevreuil*, dont l'agencement spatial est horizontal, la chasse amoureuse de d'Aubigné souligne les coordonnées verticales. Le sentiment amoureux est paradoxal, contradictoire, compliqué.

Un clairvoyant faucon en volant par rivière
Planait dedans le ciel, à se fondre apprêté
Sur son gibier blotti. Mais voyant à côté
Une corneille, il quitte une pointe première.

Ainsi de ses attraits, une maîtresse fière
S'élevant jusqu'au ciel m'abat sous sa beauté,
Mais son vouloir volage est soudain transporté
En l'amour d'un corbeau pour me laisser arrière.

Ha ! beaux yeux obscurcis qui avez pris le pire,
Plus propres à blesser que discrets à élire,
Je vous crains abattu, ainsi que fait l'oiseau

Qui n'attend que la mort de la serre ennemie :
Fors que le changement lui redonne la vie,
Et c'est le changement qui me traîne au tombeau.

Stances

Le réalisme des images évoquées par d'Aubigné est saisissant, proche des méditations sur la mort.

Le lieu de mon repos

(...) Le lieu de mon repos est une chambre peinte
De mil os blanchissants et de têtes de morts,
Où ma joie est plus tôt de son objet éteinte :
Un oubli gracieux ne la pousse dehors.

Sortent de là tous ceux qui ont encore envie
De semer et chercher quelque contentement,
Viennent ceux qui voudront me ressembler de vie
Pourvu que l'amour soit cause de leur tourment.

Je mire en adorant dans une anatomie
Le portrait de Diane entre les os, afin
Que voyant sa beauté ma fortune ennemie
L'environne partout de ma cruelle fin.

Dans le corps de la mort j'ai enfermé ma vie,
Et ma beauté paraît horrible entre les os.
Voilà comment ma joie est de regret suivie,
Comment de mon travail ma mort seule a repos. (...)

Si quelquefois poussé d'une âme impatiente
Je vais précipitant mes fureurs dans les bois,
M'échauffant sur la mort d'une bête innocente,
Ou effrayant les eaux et les monts de ma voix ;

Milles oiseaux de nuit, milles chansons mortelles
M'environnent, volant par ordre sur mon front :
Que l'air en contrepoids fâché de mes querelles
Soit noirci de hiboux et de corbeaux en rond.

Les herbes sécheront sous mes pas, à la vue
Des misérables yeux dont les tristes regards
Feront tomber les fleurs et cacher dans la nue
La lune et le soleil et les astres épars.

Ma présence fera dessécher les fontaines
 Et les oiseaux passants tomber morts à mes pieds,
 Etouffés de l'odeur et du vent de mes peines :
 Ma peine, étouffe-moi, comme ils sont étouffés ! (...)

A longs filetz de sang

A longs filetz de sang, ce lamentable corps,
 Tire du lieu qu'il fuit le lien de son ame,
 Et séparé du cueur qu'il a laissé dehors
 Dedans les fors liens et aux mains de sa dame,
 Il s'enfuit de sa vie et cherche mille morts.

Plus les rouges destins arrachent loin du cueur
 Mon estommac pillé, j'espance mes entrailles
 Par le chemin qui est marqué de ma douleur ;
 La beauté de Diane, ainsy que des tenailles,
 Tirent l'un d'un costé, l'autre suit le malheur. (...)

J'ouvre mon estomac

J'ouvre mon estomac, une tombe sanglante
 De maux ensevelis. Pour Dieu, tourne tes yeux,
 Diane, et vois au fond mon cœur parti en deux,
 Et mes poumons gravés d'une ardeur violente.

Vois mon sang écumeux tout noirci par la flamme,
 Mes os secs de langueur en pitoyable point,
 Mais considère aussi ce que tu ne vois point,
 Le reste des malheurs qui saccagent mon âme. (...)

Philippe Desportes (1546–1606)

Ses études finies, il part en Italie d'où il rapporte en France la mode néopétrarquiste, signe avant-coureur de la préciosité baroque. Poète raffiné, il s'impose à la cour de Henri III au détriment de Pierre Ronsard vieillissant. L'oeuvre de Desportes reflète le clivage baroque de sa personnalité dont le versant mondain est inséparable d'un profond sentiment religieux (*Prières et méditations chrétiennes*, 1591). *Les Amours de Diane* anticipent la préciosité par leur raffinement intellectuel.

Amours de Diane (1573)

Vous n'aimez rien que vous

Vous n'aimez rien que vous, de vous-même maîtresse,
Toute perfection en vous seule admirant,
En vous votre désir commence et va mourant,
Et l'amour seulement pour vous-même vous blesse.

Franche et libre de soin, votre belle jeunesse
D'un œil cruel et beau mainte flamme tirant,
Brûle cent mille esprits qui votre aide implorant
N'éprouvent que fierté, mépris, haine et rudesse.

De n'aimer que vous-même est en votre pouvoir,
Mais il n'est pas en vous de m'empêcher d'avoir
Votre image en l'espoir, l'aimer d'amour extrême ;

Or l'Amour me rend vôtre, et si vous ne m'aimez,
Puisque je suis à vous, à tort vous présumez,
Orgueilleuse beauté, de vous aimer vous-même.

Si la foi plus certaine...

Si la foi plus certaine en une âme non feinte,
Un honnête désir, un doux languissement,
Une erreur variable et sentir vivement,
Avec peur d'en guérir, une profonde atteinte :

Si voir une pensée au front toute dépeinte,
Une voix empêchée, un morne étonnement,
De honte ou de frayeur naissant soudainement
Une pâle couleur de lis et d'amour teinte :

Bref, si se mépriser pour une autre adorer,
Si verser mille pleurs, si toujours soupirer,
Faisant de sa douleur nourriture et breuvage,

Si de loin se voir flamme, et de près tout transi,
Sont cause que je meurs par défaut de merci,
L'offense en est sur vous, et sur moi le dommage.

Ma nef passe au destroit d'une mer courroucée
Ma nef passe au destroit d'une mer courroucée,
Toute comble d'oubli, l'hiver à la minuit ;
Un aveugle, un enfant, sans souci la conduit,
Désireux de la voir sous les eaux renversée.

Elle a pour chaque rame une longue pensée
Coupant, au lieu de l'eau, l'espérance qui fuit ;
Les vents de mes soupirs, effroyables de bruit,
Ont arraché la voile à leur plaisir poussée.

De pleurs une grand'pluie, et l'humide nuage
Des dédains orageux, détendent le cordage
Retors des propres mains d'ignorance et d'erreur.

De mes astres luisants la flamme est retirée,
L'art est vaincu du temps, du bruit et de l'horreur.
Las ! puis-je donc rien voir que ma perte assurée ?

La Guirlande de Julie (1634)

Le salon de la marquise de Rambouillet (1588–1665) fut un important centre de la vie culturelle et intellectuelle. Son apogée se situe entre 1620 et 1648. *La Guirlande de Julie* est une oeuvre collective conçue, en 1633 sans doute, par le duc Charles de Montausier pour faire la cour à Julie d'Angenne, fille de Mme de Rambouillet. Le prétendant a été secondé par ses amis qui fréquentaient le salon : Georges de Scudéry, Desmarests de Saint-Sorlin, Conrart, Chapelain, Racan, Tallemant des Réaux, Robert Arnauld d'Andilly, Claude Malleville, Antoine Godeau. Cet ouvrage collectif recueillant 29 fleurs, en 62 poèmes – madrigaux, sonnets, rondeaux – a été illustré de motifs floraux par le peintre Nicolas Robert. Le duc de Montausier, lui-même auteur de 16 poèmes, a probablement offert le recueil à Julie à l'occasion de sa fête en 1634. *La Guirlande de Julie* fut une des galanteries les plus raffinées du temps. Le topos de la femme-fleur est sans doute banal. Mais la poésie est ingénieuse.

Zéphyr à Julie

Recevez, ô nymphe adorable
Dont les cœurs reçoivent les lois,
Cette couronne plus durable
Que celles que l'on met sur la tête des rois.
Les fleurs dont ma main la compose
Font honte à ces fleurs d'or qui sont au firmament ;
L'eau dont Permesse les arrose
Leur donne une fraîcheur qui dure incessamment,
Et tous les jours, ma belle Flore
Qui me chérit et que j'adore
Me reproche avecque courroux
Que mes soupirs jamais pour elle
N'ont fait naître de fleur si belle
Que j'en ai fait naître pour vous.

Le Narcisse

Je consacre, Julie, un Narcisse à ta gloire,
Lui-même des beautés te cède la victoire ;
Etant jadis touché d'un amour sans pareil,
Pour voir dedans l'eau son image,
Il baissait toujours son visage,
Qu'il estimait plus beau que celui du soleil ;
Ce n'est plus ce dessein qui tient sa tête basse ;
C'est qu'en te regardant il a honte de voir
Que les Dieux ont eu le pouvoir
De faire une beauté qui la sienne surpasse.

L'Héliotrope

A ce coup les destins ont exaucé mes vœux ;
Leur bonté me permet de parer les cheveux
De l'incomparable Julie ;
Pour elle, Apollon, je t'oublie ;
Je n'adore plus que ses yeux.
C'est avecque leurs traits qu'amour me fait la guerre ;
Je quitte le soleil des cieus,
Pour suivre celui de la terre.

Le Pavot

Accordez-moi le privilège
 D'approcher de ce front de neige :
 Et si je suis placé, comme il est à propos,
 Auprès de ces soleils que le Soleil seconde,
 Je leur donnerai le repos
 Qu'ils dérobent à tout le monde.

Vincent Voiture (1597–1648)

Protégé par Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, il appartient aux esprits les plus influents de l'Hôtel de Rambouillet. Membre de l'Académie française dès 1635, il incarne la préciosité érudite. Sa *Belle Matineuse* a provoqué la joute poétique avec Malleville. à comparer aussi avec les *Matineuses* de Ronsard et de du Bellay.

La belle Matineuse (1635)

Des portes du matin l'Amante de Céphale
 Ses roses épandait dans le milieu des airs
 Et jetait sur les Cieux nouvellement ouverts
 Ses traits d'or et d'azur qu'en naissant elle étale

Quand la nymphe divine à mon repos fatale
 Apparut, et brilla de tant d'attraits divers
 Qu'il semblait qu'elle seule éclairait l'univers
 Et remplissait de feux la rive orientale.

Le Soleil se hâtant pour la gloire des Cieux,
 Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux
 Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

L'onde, la terre, et l'air s'allumaient à l'entour.
 Mais auprès de Philis on le prit pour l'Aurore
 Et l'on crut que Philis était l'astre du jour.

Claude de Malleville (1597–1647)

Académicien de la première heure, comme Voiture, il a été son émule au salon de Mme de Rambouillet où il a participé à *La Guirlande de Julie*. Voici sa réponse à *La belle Matineuse* de Voiture.

La belle Matineuse

Le silence régnait sur la terre et sur l'onde,
L'air devenait serein et l'Olympe vermeil,
Et l'amoureux Zéphire affranchi du sommeil
Ressuscitait les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployait l'or de sa tresse blonde,
Et semait de rubis le chemin du Soleil ;
Enfin ce dieu venait au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde,

Quand la jeune Philis au visage riant,
Sortant de son palais plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Sacré flambeau du jour n'en soyez pas jaloux !
Vous parûtes alors aussi peu devant elle
Que les feux de la nuit avaient fait devant vous.

Courant antibaroque

Le courant anticonformiste de la poésie baroque comprend une forte composante parodique qui se manifeste soit sous forme burlesque (sujet bas traité à la manière d'un sujet élevé), soit travestie (sujet élevé, ancré dans la tradition littéraire, traité sur le mode comique). Ce type de poésie trouvait ses modèles à l'étranger, en particulier en Italie: Alessandro Tassoni (1565–1635) – *La Secchia rapita* (1622); Francesco Bracciolini (1566–1645) – *Le Scherno degli dei* (1612–1620). Les meilleurs exemples, en France, sont les épopées héroï-comiques de Paul Scarron (1610–1660) – *Le Virgile travesti* (1648–1652), d'Antoine Furetière (1619–1688) – *Quatrième livre de l'Énéide* travestie, de Charles Coypeau d'Assoucy (1605–1677) – *Le Jugement de Pâris* (1648), *Ovide en belle humeur* (1650), *Le Ravissement de*

Proserpine (1653), plus tard de Nicolas Boileau Depréaux (1636–1711) – *Le Lutrin* (1674–1683). La parodie est impensable sans la « production première » – c'est-à-dire sans la littérature « sérieuse », celle justement qu'on parodie. Il s'agit en premier lieu de nombreuses épopées héroïques, qui avaient déjà représenté le défi suprême pour la Pléiade et dont le baroque a le mieux exprimé l'esprit dans ses tragédies (Corneille, Rotrou). Le baroque a souvent combiné la veine héroïque avec l'inspiration religieuse: Georges de Scudéry – *Alaric* (1654), Jean Desmarets de Saint-Sorlin (1595–1676) – *La France chrétienne ou Clovis* (1657), Jean Chapelain (1595–1674) – *La Pucelle ou la France délivrée* (1656), Antoine Godeau (1605–1672) – *Saint-Paul* (1654), Pierre Le Moyne (1602–1672) – *Saint-Louis* (1653).

Marc-Antoine Girard de Saint-Amant (1594–1661)

C'est un huguenot converti, par prudence, au catholicisme. Sa vie est une aventure: fils de marins, il s'embarque pour de longs voyages: Amérique, Sénégal, Açores, peut-être Indes. à Paris, s'il fait partie des libertins réunis autour de Théophile de Viau, il a aussi ses entrées au salon de Mme de Rambouillet. Il devient académicien dès 1635. Il parle italien et espagnol, il a une profonde connaissance de la culture classique. Il s'acquitte de missions diplomatiques en Espagne, en Angleterre, il visite Rome. En Pologne, où il est invité par la reine Marie de Gonzague, il est nommé gentilhomme de sa chambre. Il revient à Paris via la cour stocholmoise de la reine Christine de Suède. La poésie de Saint-Amant est sensible au concret, à la nature, elle sait combiner avec astuce les genres et les formes. Son oeuvre majeure est « l'idylle héroïque » *Moyse sauvé* (1653), mais on apprécie davantage sa poésie mineure, non-conformiste.

Le Paresseux (1631)

Accablé de paresse et de mélancolie,
Je rêve dans un lit où je suis fagoté
Comme un lièvre sans os qui dort dans un pâté,
Ou comme un Don Quichotte en sa morne folie.

Là, sans me soucier des guerres d'Italie,
Du Comte Palatin ni de sa royauté,
Je consacre un bel hymne à cette oisiveté
Où mon âme en langueur est comme ensevelie.

Je trouve ce plaisir si doux et si charmant
Que je crois que les biens me viendront en dormant,
Puisque je vois déjà s'en enfler ma bedaine.

Et hais tant le travail que, les yeux entrouverts,
Une main hors des draps, cher Baudoin, à peine
Ai-je pu me résoudre à t'écrire ces vers.

Assis sur un fagot

Ce poème réaliste, une scène de genre, est aussi une méditation sur le thème baroque de *vanitas vanitatum et omnia vanitas*, soutenu par la dynamique des métaphores « verticales ».

Assis sur un fagot, une pipe à la main,
Tristement accoudé contre une cheminée,
Les yeux fixés vers terre, et l'âme mutinée,
Je songe aux cruautés de mon sort inhumain.

L'espoir qui me remet du jour au lendemain,
Essaye à gagner temps sur ma peine obstinée,
Et me venant promettre une autre destinée,
Me fait monter plus haut qu'un Empereur Romain.

Mais à peine cette herbe est-elle mise en cendre,
Qu'en mon premier état il me convient descendre,
Et passer mes ennuis à redire souvent :

Non, je ne trouve point beaucoup de différence
De prendre du tabac à vivre d'espérance,
Car l'un n'est que fumée, et l'autre n'est que vent.

Sonnet inachevé

Fagoté plaisamment comme un vrai Simonnet,
Pied chaussé, l'autre nu, main au nez, l'autre en poche,
J'arpente un vieux grenier, portant sur ma caboche
Un coffre de Hollande en guise de bonnet.

Là, faisant quelquefois le saut du sansonnet
Et dandinant du cul comme un sonneur de cloche,
Je m'égueule de rire, écrivant d'une broche
En mots de Pathelin ce grotesque sonnet.

Mes esprits, à cheval sur ces coquecigrues,
Ainsi que papillons s'envolent dans les nues,
Y cherchant quelque fin qu'on ne puisse trouver.

Nargue ! c'est trop rêver, c'est trop ronger ses ongles :
Si quelqu'un sait la rime, il peut bien l'achever.

Sonnet sur des mots qui n'ont point de rime

Phylis, je ne suis plus des rimeurs de ce siècle
Qui font pour un sonnet dix jours de cul de plomb
Et qui sont obligés d'en venir aux noms propres
Quand il leur faut rimer ou sur coiffe ou sur poil.

Je n'affecte jamais rime riche ni pauvre
De peur d'être contraint de suer comme un porc,
Et hais plus que la mort ceux dont l'âme est si faible
Que d'exercer un art qui fait qu'on meurt de froid.

Si je fais jamais vers, qu'on m'arrache les ongles,
Qu'on me traîne au gibet, que j'épouse une vieille,
Qu'au plus fort de l'été je languisse de soif,

Que tous les mardi-gras me soient autant de jeûnes,
que je ne goûte vin non plus que fait le Turc,
Et qu'au fond de la mer on fasse mon sépulcre.

Les goinfres

Coucher trois dans un drap, sans feu ni sans chandelle,
Au profond de l'hiver, dans la salle aux fagots,
Où les chats, ruminant le langage des Gots,
Nous éclairent sans cesse en roulant la prune :

Hausser nostre chevet avec une escabelle,
Estre deux ans à jeun comme les escargots,
Rêver en grimaçant ainsi que les magots
Qui, baillant au soleil, se grattent sous l'aisselle ;

Mettre au lieu de bonnet la coiffe d'un chapeau,
Prendre pour se couvrir la frise d'un manteau
Dont le dessus servit à nous doubler la panse :

Puis souffrir cent brocards d'un vieux hôte irrité,
Qui peut fournir à peine à la moindre dépense,
C'est ce qu'engendre enfin la prodigalité.

Entrer dans le bordel...

Une parodie de de du Bellay *Marcher d'un grave pas...*

Entrer dans le bordel d'une démarche grave,
Comme un coq qui s'apprête à jouer de l'ergot ;
Demander Jeanneton, faire chercher Margot
Ou la jeune bourgeoise, à cause qu'elle est brave ;

Fureter tous les trous, jusqu'au fond de la cave,
Y rencontrer Perrette, et, daubant au gigot,
Danser le branle double au son du larigot ;
Puis y faire festin d'une botte de rave ;

N'y voir pour tous tableaux que quelques vieux rébus,
Ou bien quelque almanach qui sema ses abus
L'an que Pantagruel déconfit les andouilles ;

Et, du haut jusqu'au bas, pour tous meubles de prix,
Qu'une vieille paillasse, un pot et des quenouilles :
Voilà le passe-temps du soudard de Cypris.